

L'adjudant-chef Wallisch a servi 15 ans et demi à la Légion étrangère (février 1946 - août 1962). Il a effectué trois séjours en Indochine. Blessé et prisonnier à Diên Biên Phu, il est titulaire de 8 citations dont 2 à l'ordre de l'armée. Il est également commandeur dans l'ordre national de la Légion d'honneur, médaillé militaire et titulaire de la croix de guerre TOE et de la valeur militaire. En 1987, il est désigné comme porteur de la main du Capitaine Danjou pour les cérémonies de Camerone à Aubagne. Il est décédé le 14 février 2015 à l'âge de 88 ans.

Johann Wallisch est de ces hommes dont le destin a été marqué du sceau de la guerre. Enrôlé à 17 ans, le jeune maréchal-ferrant autrichien se retrouve engagé au combat contre les Alliés en Normandie. Capturé en 1945, ne pouvant revenir à Vienne, il s'engage à la Légion étrangère et part pour l'Indochine. De cette vie exceptionnelle, il a publié un livre « *Enfant du Danube, Fils de France* »⁽¹⁾. Retour sur un parcours hors du commun qui commence dans une forge du 3^e arrondissement de Vienne...

1940. J'ai 14 ans et mon père me place chez Joseph Jiras pour que j'apprenne le métier de maréchal-ferrant. Nous avons énormément de travail dans cette entreprise forte d'une dizaine d'employés. La forge de monsieur Jiras travaille essentiellement pour l'armée. La production industrielle est d'un intérêt primordial pour l'effort de guerre nazi et chaque ouvrier doit consacrer ses forces et son temps à son travail.

Fils de Sturmführer

Bien qu'étant apprenti, mon travail a lui aussi été jugé vital pour le succès des armes du Reich et c'est à ce titre que je suis dispensé de m'inscrire à la Hitlerjugend. Le 25 août 1942, je suis dans une brasserie avec des amis et des SS sont dans la salle⁽²⁾ et une bagarre éclate, à laquelle je prends part. L'heure est grave. La bagarre a été d'importance et elle a opposé les tenants du régime national-socialiste à de jeunes civils... je ne sais que faire ! (...) Avec un camarade, nous décidons de quitter le pays par des chemins détournés vers Bregenz, une ville frontière avec la Suisse, posée au bord du lac de Constance. Lors de notre tentative au petit matin, nous sommes repérés et interpellés par les garde-frontières (...) Après un rapide interrogatoire, mon camarade Karl et moi sommes internés à l'Arbeitserziehungslager⁽³⁾ de Recklinghausen. Dans les miradors, des SS montent la garde... Nous redoutons un durcissement des interrogatoires de la part de nos geôliers car désormais, c'est la Gestapo qui mène le bal. Je maintiens l'excuse de la promenade touristique et les coups de poing pleuvent. J'ai mal. J'ai peur. Durant l'interrogatoire, je parviens tout de même à leur signaler que je suis le fils de mon père ce qui est plutôt banal mais dans la grande Allemagne du III^e Reich, cela revient à dire « je suis le fils du Sturmführer du 22^e arrondissement de Vienne ».

Les coups cessent et l'interrogatoire est suspendu. (...) Le retour à Vienne ne se passe pas idéalement. Je suis placé dans un établissement surveillé dans lequel je peux néanmoins continuer mon apprentissage de forgeron. L'obtention de mon diplôme ne m'absout pas et « ces messieurs » me conseillent de m'engager dans l'armée. C'est durant cet internement que je signe mon engagement fin août 1943, j'ai 17 ans.

Après un passage au RAD⁽⁴⁾, obligatoire avant toute incorporation militaire, je dis « Adieu » à ma mère et à mes petits frères le 25 janvier 1944 et je me présente au Westbahnhof⁽⁵⁾ de Vienne. Deux jours après, je rejoins mon unité le Fliegerausbildungsregiment⁽⁶⁾ n° 118 stationné près de Cologne.

Avec les Diables verts



Johann WALLISCH. Crédit photo : ECPAD.

Ayant terminé mon instruction parachutiste, j'arrive en France en mars 1944 alors que se constitue la 5^e division parachutiste, je suis affecté au F.JR 15 (...) Nous savons que la partie sera difficile mais nous croyons dur comme fer à toutes ces armes qui doivent changer le cours de la guerre. Mon régiment est d'abord caserné à Bourges, sur le terrain d'aviation puis à Saint-Malo mais bientôt les raids aériens s'intensifient à partir du mois de mai 1944. Et c'est le coup de tonnerre ! Nous sommes le 6 juin et les Alliés débarquent. Alerte générale pour mon bataillon, nous sommes désignés pour aller en Normandie (...) Nous voyageons principalement de nuit et plusieurs jours vont être nécessaires pour rejoindre le front. Engagé au front à la mi-juin, mon bataillon a subi de lourdes pertes au cours de combats très durs. C'est là que je connais mon véritable baptême du feu dans un assaut contre des parachutistes américains.

Au matin du 25 juillet, il n'y a plus de ligne de front, les Alliés ont renforcé leur offensive. Tout

est dévasté, éventré par la bombe, enseveli par des tonnes de terre, nos gradés sont morts. Il est impossible de rester ici. Plus rien désormais n'arrête les Américains qui s'engouffrent dans les brèches. La 5^e division parachutiste a cessé d'exister. Mon bataillon est reformé à Reims et envoyé à Mons, en Belgique puis en Hollande où nous combattons à Arnhem.

Janvier 1945. Mon unité se replie sur l'Allemagne et nous prenons position à Koch, non loin de la ville de Clèves. Après avoir subi de nombreux revers dans les Ardennes, nous nous replions vers Köln-Düsseldorf puis aux portes de Nuremberg à la fin avril (...) Nous sommes le 7 mai 1945, j'ai 19 ans et nous nous rendons.

« Vous avez déjà tous fait la guerre »

Septembre 1945. Je quitte Heilborn pour Carcassonne avec un fort contingent de prisonniers de guerre allemands. C'est au mois de décembre qu'un officier de la Légion est venu au camp. D'emblée, cet officier nous expose les avantages de démarrer une nouvelle vie. Avec la Légion, on oublie tout ! Devant tant de bons arguments, je me porte volontaire et nous sommes une dizaine à partir pour le centre de recrutement de Strasbourg. À peine arrivés, nous échangeons nos pièces d'uniformes bigarrées pour un uniforme français. Nous percevons un calot sans insigne. Nous subissons quelques tests sportifs ainsi qu'une visite médicale. Déclaré « bon pour le service », je suis dirigé vers Aubagne⁽⁷⁾ en janvier 1946 et affecté au 3^e Régiment étranger d'infanterie. Sur place, nous n'avons que peu d'instruction militaire. « De toutes façons » disent nos gradés, « vous avez déjà tous fait la guerre ». Et c'est vrai qu'en y regardant de plus près, les bonshommes qui m'entourent sont tous des vétérans du conflit que vient de prendre fin. La plupart sont d'anciens soldats de l'armée allemande mais il y a aussi quelques Français et Belges désireux d'effacer leur passé sous l'uniforme feldgrau. Sous nos habits de légionnaires se retrouvent aussi tous les grades de la Wehrmacht. Si la plupart d'entre-nous avaient été de simples soldats, d'autres avaient été sous-officiers ou officiers. Dans ma compagnie, par exemple, j'ai comme camarades, trois anciens officiers allemands, dont un pilote.

L'amalgame

De cette Tour de Babel des langues et des nationalités, des caractères et des statuts sociaux, la Légion va créer une troupe solide et courageuse, réunie autour d'un même drapeau. Le gradé « Légion » se fiche que tu sois Autrichien, Zoulou ou Anglais, pour lui tu es un légionnaire égal à tous les autres légionnaires. Mieux encore la Légion se contrefout de savoir que tu es son ancien ennemi. À partir du moment où tu signes ton engagement, tu es absous. Le passé ne compte plus mais il est respecté. Jamais on ne cherche à te dénigrer ni à te faire payer. Cette pratique donne lieu à de surprenantes situations. Durant mon engagement, j'ai vu des gradés espagnols, républicains réfugiés à la Légion, commander des Allemands sans que des heurts ne se produisent. Et que dire de ces gars du RMLE⁽⁸⁾ qui ont perdu tant des leurs au cours de la Libération de la France et qui accueillent sans sourciller dans leurs rangs les ennemis de la veille pour constituer le 3^e REI ?

Ce brassage de nationalités et d'hommes est appelé « amalgame ». Il est la base même de la Légion. Mais il pose le problème important de la langue. Pour nous apprendre rapidement les bases du français, les gradés appliquent un système original. Profitant que l'immense majorité des recrues comprend la langue allemande, nos gradés pratiquent le « dédoublement des ordres ». Cela consiste à s'exprimer les ordres en allemand puis en français.

L'Indochine

Je signe mon engagement le 11 février 1946 pour cinq ans. Je suis affecté à la 65^e compagnie de commandement régimentaire sous les ordres du capitaine Masselot, un dur... Je n'ai encore que 19 ans et je porte le matricule 35.315. Le 31 mars, je monte à bord du Johann de Witt, un transport de troupe battant pavillon hollandais. Nous sommes installés à fond de cale et nous dormons sur des lits superposés à trois étages. L'endroit est particulièrement sombre et extrêmement bruyant du fait des machines. Les journées se passent sur le pont pour des séances d'instruction pendant les 25 jours du voyage.

Le 25 avril, les sirènes du bateau annoncent l'entrée dans le port de Saïgon. Je pose le pied pour la première fois en Asie. Dans un mois, j'aurai 20 ans... Nous rejoignons le camp de Gien-Dien, un immense camp de la Légion situé à une dizaine de kilomètres de Saïgon. Là, nous échangeons avec plaisir le casque de liège contre le képi blanc. Deux mois durant, je reste affecté à la 65^e CCR et je suis chargé de l'entretien des véhicules automobiles. Mais, jeunesse aidant, je commets beaucoup de fautes de discipline lors de sorties nocturnes si bien que le commandement décide de me muter au 2^e bataillon du 2^e Régiment étranger d'infanterie stationné au centre de l'Indochine. Cette mutation disciplinaire est arrivée à temps pour me remettre dans le droit chemin et me donner à réfléchir.

Le 26 juin 1946, je me présente au II/2^e REI stationné à Phan-Rang, à 250 kilomètres au Nord de Saïgon, dans le Sud Annam. Je suis affecté à la 7^e compagnie et je dois rejoindre le poste de Cana-gare.

À Cana-Gare, le chemin de fer passe entre la montagne et notre poste. Nous n'avons que 40 mètres à parcourir pour rejoindre les premiers rails. La mission est de contribuer à la protection de l'unique voie ferrée Saïgon-Nha Trang ainsi que des trains qui y circulent. Malheureusement, ce dispositif ne suffit à empêcher les embuscades et en février 1948, l'un des trains est détruit par les Viets et les légionnaires jetés vivants dans la chaudière du train ! Pour que ceci ne se reproduise pas, le 2^e REI met en œuvre un train blindé rapidement surnommé « La Rafale ». (...) Pour garantir la sécurité des transports, nous procédons à des ouvertures de route sur la portion de voie dans la surveillance incombe au poste. Nous nous assurons que les rails ne sont pas dévissés ou carrément enlevés. Nous sommes quelquefois attaqués par l'ennemi lors de ces patrouilles mais jamais sérieusement. Lorsque nous ne crapahutons pas dans la brousse, nous sommes de service au poste. La garde est montée à tour de rôle toutes les deux nuits, de deux heures en deux heures. Au lever du jour, ceux qui étaient de garde partent en patrouille. Deux mortiers de 60 mm sont armés en permanence, prêts à appuyer la progression des légionnaires en reconnaissance. Le poste a quelque chose d'une chaleureuse famille qui est dirigée par le sergent-chef Roger, un français du Nord. Les

autres légionnaires me ressemblent. Germanophones, nous utilisons une sorte d'esperanto légionnaire pour nous faire comprendre des partisans Chams. Ce sont de chics types, courageux, débrouillards et tous volontaires. Une de nos tâches consiste à les encadrer et à les instruire. Nous vivons ensemble en totale harmonie.

Pour un deuxième séjour

Je deviens « rapatriable » en février 1949 mais ce n'est qu'en juin que je quitte ce poste pour embarquer sur le Pasteur après un passage à la CPLE⁽⁹⁾. Nous sommes 150 légionnaires qui rentrons en Algérie. Je vais enfin découvrir cette terre d'élection de la Légion. Après la traditionnelle visite médicale de fin de campagne, je suis envoyé en permission à Arzew, le centre de repos de la Légion. À mon retour à Sidi Bel Abbès, je demande à « rempiler » pour l'Indochine. Mon nouveau contrat étant signé, je suis de nouveau à Saigon le 16 novembre 1949. Je suis affecté à la 7^e compagnie et au poste de Nhin Chu. Ce poste est beaucoup plus important que celui de Cana-Gare et il peut accueillir une centaine de légionnaires. Tout autour de nous gravitent des petits postes mais aussi de simples tours de guet. Ces points fortifiés nous protègent mais en cas de coup dur, il faut pouvoir les soutenir. Pour ce faire, Nhin Chu dispose de deux atouts. Le premier, ce sont trois mortiers anglais tandis que le second est représenté par la 7^e compagnie de marche du 2^e bataillon dans laquelle je suis voltigeur. Intervention, nomadisation et interception, voilà quelles sont nos principales missions. (...) Notre adversaire est courageux, endurant, redoutable et rusé. Nous parvenons de temps à autre à les accrocher. Dans ce cas, les combats sont brutaux, ça pétarade de partout, on part à l'assaut ! Comme promis lors de mon passage à la « Maison-Mère », je suis envoyé suivre le peloton d'élève-caporal avec quelques dizaines de légionnaires des 1^{er} et 2^e bataillons du 2^e REI. L'encadrement de mon groupe se compose d'un lieutenant, d'un adjudant-chef français et d'un sergent-chef allemand. Ce dernier est un ex-lieutenant de la Wehrmacht, ancien des combats de Russie. Les cours sont très variés et je vais apprendre à donner des coordonnées de tir à l'artillerie et à l'aviation. Le 1^{er} mars 1950, à 24 ans, je suis caporal.

Je retrouve Ninh Chu et sa 7^e compagnie mais j'ai désormais plus de responsabilités. Je suis notamment chef d'équipe « fusil-mitrailleur », chargé d'appuyer le mouvement des voltigeurs de mon groupe.

Courant avril 1951, une bonne nouvelle vient interrompre la routine des opérations militaires : je suis à nouveau sélectionné pour le peloton de sous-officier. Je pars pour trois mois à Nha Trang et j'en reviens avec les galons de sergent. J'ai 25 ans !

Les parachutistes de la Légion

Mais je ne peux profiter de mon grade sur place car mon deuxième séjour prend et, une nouvelle fois, je dois revenir à Sidi Bel Abbès. Arrivé en Algérie, un officier me demande si je veux rengager. Sans hésiter, je déclare vouloir rester à la condition impérative que je sois désigné pour les parachutistes de la Légion. Le 11 février 1952, je signe pour 2 ans et je rejoins

le 3^e Bataillon étranger de parachutistes. J'ai pris le parti d'écourter ma permission d'un mois. Ce que je veux, c'est revenir en Indochine. Je suis chez moi là-bas. La guerre est mon quotidien, la Légion ma seule famille et le tout forme mon univers.

Nous sommes un adjudant, 5 sergents et 50 légionnaires à suivre la formation parachutiste à Sétif. Les gradés sont logés à la même enseigne que les simples légionnaires et nous suivons l'instruction sans aucun traitement de faveur. Tout est réalisé sous pression car il faut faire vite les 1^{er} et 2^e bataillons étrangers de parachutistes ont un besoin urgent de renfort. Après l'instruction parachutiste, je reste encore un peu de temps au 3^e BEP. Au matin du départ, nous sommes sur les rangs. Le capitaine Ferrer, commandant la compagnie de commandement et de soutien nous passe en revue et soudain : « les partants pour l'Indo, videz vos sacs ! ». Lentement, le capitaine passe devant nous et fait le tri dans nos paquetages. Il s'arrête devant un jeune légionnaire, ramasse l'épais manteau d'hiver, le balance derrière lui et lui dit : « Pour crever en Indo, tu n'as pas besoin de ça ». Le ton est donné !



Chef d'escadrons Rémy RAFFALLI (1913-1952)

J'arrive à Hanoï au milieu du mois de juin 1952. À peine débarqués, nous sommes pris en charge par les bérets rouges qui vont nous présenter aux deux chefs de bataillons des BEP, le chef de bataillon Darmuzai et le chef d'escadron Raffalli. Conseillé par des « anciens », je choisis le 2^e BEP. À mon arrivée, le bataillon est composé majoritairement par des Allemands de souche même si l'on y retrouve des Italiens, des Hongrois et quelques Autrichiens et des parachutistes vietnamiens regroupés au sein de la 2^e compagnie indochinoise parachutiste de légion étrangère. Je rejoins le bataillon dans le delta du Tonkin où il est en opération. Sur place,

je suis directement affecté à la 3e compagnie dans la section du sergent Dalla-Costa. Je porte la tenue de combat qui sera la mienne deux années durant : treillis « duck » américain, bottes de saut et la carabine USM1 devient mon arme principale. Le 2 juillet, je participe à l'opération Vipérine à l'ouest de Haiphong et j'engage le combat pendant une reconnaissance nocturne, un peu par hasard suite à une fausse manœuvre avec mon arme ! Nous restons deux mois dans le delta et je suis stupéfait de la violence des combats auxquels je viens de participer.

Na San

Les bataillons paras en Indochine ne sont pas des troupes de secteur et leur mission est d'intervenir « à la demande » et en cas de crise. C'est pour cette raison que le bataillon est engagé dans l'opération « Marion » qui est la phase aéroportée de « Lorraine » destiné à faire une diversion permettant d'achever les travaux de protection de Na San. Le 8 novembre 1952, nous sautons sur notre objectif et nous installons une tête de pont au Nord de Song Chay. Du 10 au 14, nous trouvons de nombreux dépôts de munitions et rejoignons la Rivière Claire pour rentrer sur Hanoï. Mais la diversion ne dure pas et le 2^e BEP est aérotransporté sur Na San 5 jours plus tard. Sans attendre nous nous rendons en camions en direction de Chien Dong. À la nuit tombée, nous jetons un dispositif de défense. Vers 20 h 00, les Viets attaquent la section la plus avancée de notre dispositif. (...) Je n'ai plus de contact avec mon chef de section. Autour de moi se resserrent les 2/3 des hommes de la 1^{ère} section qui ont subi l'assaut Viet. J'obtiens du commandement l'ordre de décrocher et de nous replier sur le PC du bataillon. Quand le jour se lève, les Viets ne se cachent même plus et cherchent à nous encercler. À 11 h 30, nous décrochons. Après un jour et demi d'une marche forcée, nous rejoignons le camp retranché de Na San. (...) Sans nous laisser de répit, l'ennemi se lance à l'attaque dans la nuit du 23 au 24 novembre. Après un bombardement d'obus de mortiers, je suis blessé et évacué sur l'hôpital Lanessan. Je retrouve mes compagnons d'armes après 15 jours de convalescence et les Viets ont réduit la force de leurs attaques sur les positions françaises. Nous quittons Na San le 25 décembre après avoir fêté Noël. Le 26 au soir nous sommes à Ban Na Ka et le lendemain nous opérons la jonction avec le 1^{er} bataillon parachutiste vietnamien à Ban Som. Nous passons le nouvel an dans les montagnes de Co Noï, en pays Thaï.

Au Laos

Le mois de mars est mis à profit pour reconditionner le bataillon. Les soldes sont versées et des permissions octroyées. Mais Giap lance en avril une opération de grande envergure contre le Royaume du Laos. La garnison de Sam Neua, en territoire laotien est attaquée et le général Salan expédie d'urgence plusieurs bataillons français dont le 2^e BEP. L'aérotransport se fait les 18 et 19 avril et dès le 22, nous partons en reconnaissance. Là nous accrochons un élément viet que nous poursuivons et que nous détruisons grâce à la puissance de feu de mon fusil-mitrailleur. J'obtiens là une nouvelle citation à l'ordre de la division. Début mai 1953, le 2^e BEP est engagé avec plusieurs autres bataillons parachutistes en direction de Xieng Khouang. C'est au cours de ces combats qu'est tué le capitaine Georges Hamacek qui donnera son nom à une promotion de Saint Cyr. (...) Le 12 juin, nous quittons le Laos pour Hanoï où nous attend le défilé du 14 juillet !

À cette occasion le général Navarre remet à notre bataillon une nouvelle croix de guerre avec palme. Pour cette occasion solennelle, le fanion est porté en personne par la capitaine Merglen. Beaucoup de choses ont changé ces six derniers mois. Le « jaunissement » des bataillons parachutistes s'est accentué. Près de la moitié des hommes de troupe sont vietnamiens. Grâce aux formations diverses mises en place, l'encadrement n'est pas en reste, même si les chiffres sont plus modestes. Les officiers sont exclusivement français. Organiquement les 2 bataillons paras-légion connaissent quelques changements aussi et passent d'une structure ternaire une formation quaternaire, soit quatre compagnies à 4 sections de voltigeurs et une section lourde. Par la même occasion, nos compagnies ont été renumérotées et « notre » 3^e compagnie devient la 5^e !

S'engage alors pour le 2^e BEP, une période intense de combats et d'opérations qui le conduira jusqu'à Diên Biên Phu. Johann Wallisch sera blessé puis capturé par le Vietminh. Il raconte.

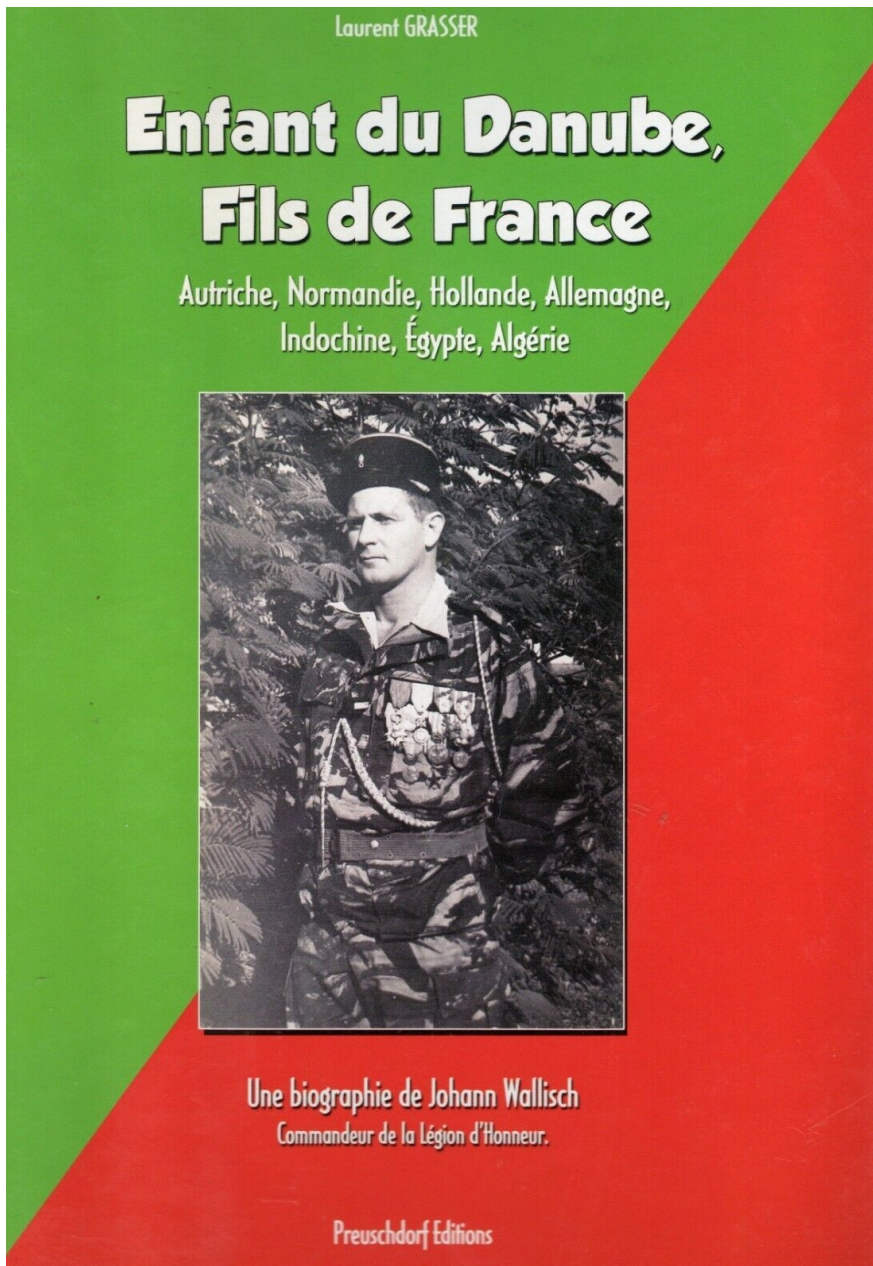
La longue marche

Entraîné par la foule des prisonniers, je marche comme un mouton. J'ai mis quelques temps avant de retrouver mes esprits et mon sang-froid. Mon premier réflexe est alors de chercher les copains du 2^e BEP et, par chance, j'en trouve quelques-uns. (...) Se reconnaître est ardu car nous sommes amaigris et sales, les visages noircis de crasse et mangés par la barbe. Nos vêtements sont déchirés, en loques, tâchés par la boue et le sang. Il est difficile de voir dans ces épaves humaines les fiers légionnaires parachutistes que nous étions avant d'arriver dans cette cuvette de malheur.

Il m'est pénible de parler des événements qui vont suivre. Comment expliquer l'inexplicable ? Comment avouer l'inavouable ? Il me faut plonger au plus profond de ma mémoire pour faire ressurgir les détails de l'enfer que j'ai vécu. Me souvenir à quel point j'ai été proche de la mort, me rappeler à quel point la captivité a été dure, physiquement et moralement. L'expression de la vérité crue est une épreuve, d'autant plus que ce que j'ai fait, pas fait ou vu faire est à peine compréhensible par une personne qui n'a pas connu cette situation.

Dans le récit de ma captivité, vous ne trouverez rien qui corresponde à une quelconque règle d'une vie civilisée. Pas plus que vous ne trouverez de notions d'humanité. Parce qu'il n'y en avait pas. Il y eut certes de beaux gestes mais si rares au milieu de tant d'avaries, de misères, de violence... À côté des devoirs de camaraderie et de solidarité qui régissent les relations entre soldats, vous verrez des attitudes égoïstes, inhabituelles, cruelles. Rien de ce qui est normal n'existe plus. Tout est balayé par une bestiale envie de survivre. Chaque jour qui passe est une victoire mais à quel prix !

Johann Wallisch sera libéré le 30 août 1954. Après une longue convalescence, il embarque le 15 septembre à destination de l'Algérie et poursuit sa carrière à la Légion en Algérie puis au sein du 6^e Régiment de Tirailleurs Marocains et au 19^e Groupe de Chasseurs Portés.



(1) « *Enfant du Danube, Fils de France* » Johann Wallisch et Laurent Grasser - Preuschof Editions : 61 rue des Voyageurs - 67250 Preuschof.

(2) Ces SS appartiennent à la garde du château de Schönbrunn.

(3) Centre de rééducation et de concentration.

(4) *Reichsarbeitsdienst* - Service du travail du Reich.

(5) Gare de l'ouest.

(6) Régiment d'instruction de l'armée de l'Air

(7) Qui, à cette époque, abrite le camp de la Demande, futur emplacement du COMLE actuel.

(8) NDLR - Le Régiment de marche de la Légion étrangère.

(9) Compagnie de passage de la Légion étrangère.